

Des étudiants face à un écrivain, rescapé du Struthof : La force du témoignage écrit et oral

Chacun sait que certains nazis étaient de fervents amateurs de musique classique, à commencer par Hitler. Dans le camp de Buchenwald figurait l'arbre sous lequel, dit-on, Goethe aimait à méditer. Ainsi, ce que le totalitarisme nazi nous a obligés à regarder en face, c'est que la culture, au sens allemand de « Bildung », à savoir de formation apportée à l'être humain par la famille, l'école, la société, afin de développer son jugement, éduquer son goût, forger son sens critique et respecter un certain nombre de valeurs, ne constitue pas nécessairement un rempart contre la barbarie. Le nazisme a pris son essor dans le pays de Beethoven et Heine. Mais le mot « culture » traduit en allemand par « Kultur » est aussi synonyme de « civilisation », compris comme ensemble de coutumes, usages, pratiques culturelles, connaissances transmises caractérisant une communauté humaine. Ces définitions sommaires nous rappellent le double sens du mot « culture » en français, sans compter le sens de « culture » opposé à « nature » et faisant de la « culture » le propre de l'homme, dans ce qui le sépare de l'animal. Tout le propos qui va suivre va passer d'un sens à l'autre, car ils sont assurément fortement reliés.

Toute personne, aussi cultivée soit-elle, peut se voir embrigadée dans un mouvement extrémiste. Plus près de nous, nous apprenons régulièrement que tel ou tel étudiant bardé de diplômes s'est transformé en machine à tuer ou en fanatique illuminé. C'est dire si **les rapports entre culture et barbarie sont difficiles à cerner**.

Ces questions, en tant que professeur de lettres, je suis tenue de les affronter. Comme tous mes collègues, j'ai eu dans mes classes des élèves revendiquant leur racisme, fiers de clamer leur haine, fermés à toute argumentation. Il n'en reste pas moins, que, fidèle à la pensée des Lumières relayée, au XIXe par Victor Hugo et les pères fondateurs de notre système éducatif « laïque, gratuit et obligatoire », je veux croire que l'éducation et la culture servent d'antidote au pire. Comme en médecine, le même traitement peut avoir des effets différents selon les patients, voire ne pas agir ponctuellement du tout. Mais il faut néanmoins l'administrer au plus grand nombre.

C'est donc forte de ma confiance dans la force prophylactique de la culture et au premier chef de la littérature, que j'ai accepté, dans le cadre des 7es rencontres européennes de littérature, de préparer mes étudiants des deux classes préparatoires littéraires de première année au lycée Fustel de Coulanges, âgés de 18 à 20 ans, à la rencontre avec un grand témoin des camps de concentration nazis, écrivain italien de langue et culture slovènes, Boris Pahor, né à Trieste en 1913, rescapé du camp Natzweiler-Struthof. Au rayonnement du texte littéraire devait s'ajouter celle du témoignage vivant.

Irrémédiablement marqué dans son enfance par l'incendie de la maison de la culture slovène en 1920 par les fascistes italiens, c'est en tant que résistant antifasciste puis antinazi que Boris Pahor s'engage dans le combat qui va le conduire à être arrêté début 1944, âgé de 31 ans, puis déporté en tant que prisonnier politique dans plusieurs camps de concentration, Dachau, Dora, Bergen-Belsen, mais principalement celui que nous connaissons ici en Alsace au premier chef, le camp de Natzweiler, appelé seulement après la guerre camp du Struthof (1).

Dans *Pèlerin parmi les ombres* (2), l'auteur (jamais nommé) revient sur les lieux un dimanche de juillet ensoleillé et suit de loin un groupe de visiteurs conduit par un guide, lui-même ancien déporté du camp. Le récit alterne présent et passé. Cette construction narrative permet de matérialiser une double distance, celle qui sépare le narrateur

rescapé désormais bien portant, du détenu affamé, prisonnier dans l'enfer des camps, où il faut cohabiter sans trêve avec la mort concrète et la peur de la mort, et une deuxième distance, celle qui sépare les visiteurs d'un dimanche de juillet et, lui, l'ancien habitant du « cimetière silencieux » qu'est devenu le Struthof. Il écrit : « *Je suis dans un cimetière silencieux dont j'ai été l'habitant, d'où je suis parti en congé et où je reviens maintenant.* » Le titre du livre en slovène, **Nekropola**, désigne à la fois le site du camp, mais surtout le livre lui-même qui offre un tombeau aux disparus, remplaçant le rituel funéraire dont ils ont été privés, car les nazis ôtaient la vie, mais aussi la mort à leurs esclaves, au sens où ils les privaient du rite funéraire, qu'il fût laïque ou religieux, rite qui signe l'appartenance du défunt à l'humanité et constitue une des frontières infranchissables entre Nature et Culture.

L'auteur est à la fois satisfait que le Struthof attire les foules et même temps il pressent que les visiteurs manquent d'imagination. Il se rend compte qu'il existe un mur entre ceux qui ont vécu les camps et ceux qui ne l'ont pas connu. Pourtant, d'une certaine manière cela le rassure : « *Je suis plutôt satisfait que le monde des camps soit incommunicable, même si je ne peux pas dire que cette idée me soulage.* » Soulagement à l'idée que les rescapés et les autres appartiennent à deux dimensions, à deux mondes réfractaires l'un à l'autre. Car tout rescapé est un revenant dans la mesure où une part de lui-même appartient au monde des ombres et est définitivement morte dans le camp.

L'ouvrage insiste sur la peur qui accompagne en permanence le détenu : « *La peur a paralysé tout mon système sensitif jusqu'aux terminaisons les plus fines, mais la peur m'a aussi protégé du pire mal qui aurait été l'accoutumance complète à la réalité* ». Trop penser, trop réfléchir, trop se souvenir ou trop anticiper représente une menace pour la survie, diminue les forces psychiques et par là même physiques.

Une étudiante lors de la rencontre demande à Boris Pahor pourquoi il a éprouvé le besoin de revenir plusieurs fois au camp. L'écrivain cite la phrase paradoxale d'Imre Kertész qui parle de la « nostalgie du camp ». Il est revenu au camp du Struthof dix ans après sa libération puis vingt ans après. « *J'avais besoin de me confronter libre au lieu où on a vécu la bataille pour la liberté* ».

Les étudiants ont été marqués par l'absence de volonté didactique du récit. Il ne fournit aucune date, il ne révèle pas les circonstances de l'internement, il reste au ras des situations. Ils ont offert à Boris Pahor un recueil de textes qu'ils ont écrits après la lecture de *Nekropola* et après la rencontre, sous forme de lettre ou de poème. Voici un poème parmi d'autres :

Aux éternels oubliés.

*Il est des souvenirs enfouis dans les coins sombres d'un camp
Qui ne résonneront jamais dans l'esprit des passants.
Ils appartiennent aux éternels oubliés, ceux qui ont connu la douleur,
Et, par la force du désespoir, se sont battus avec tant d'ardeur.*

*Face à l'horreur, l'infamie et la tyrannie,
Il ne s'agit pas de regarder, mais de voir,
Ce que chacun sait, mais peine à croire,
Car rares sont ceux qui osent ce que personne ne dit.*

*Vous, le porte-parole de ceux qu'on oublie à jamais,
Le témoin des barreaux de leurs chemises rayées*

Et la voix d'une cicatrice qui ne s'est jamais refermée.

*Vous, le gardien de leur souvenir à qui il incombe,
Après tout ce temps, de fleurir leurs tombes,
Serez à jamais un pèlerin parmi les ombres.*

Hirmke Stephan

En la personne et l'œuvre de Boris Pahor, mes étudiants ont pu comprendre comment un État peut nier et opprimer la culture d'un peuple, comment le système concentrationnaire nazi a cherché à rabaisser certains hommes à une sorte d'« état de nature », en détruisant tout ce qui ancre chacun dans sa ou ses cultures et plus fondamentalement dans « l'espèce humaine ». En luttant pour rester humain dans l'enfer du camp, et notamment en parlant les diverses langues européennes qu'il maîtrisait, en devenant écrivain à son retour pour témoigner et renaître, Boris Pahor est l'exemple même de la force de la culture, dans tous les sens du terme, face aux ténèbres du fascisme et du totalitarisme.

Véronique EHR SAM,
professeur de lettres en prépa littéraire au lycée Fustel à Strasbourg

Notes :

- (1) Nous recommandons vivement la lecture de Robert Steegmann qui a conduit la rencontre, Struthof, le KL-Natzweiler et ses kommandos, Une nébuleuse concentrationnaire des deux côtés du Rhin, 1941-1945, La Nuée Bleue.
- (2) Boris Pahor, Pèlerin parmi les ombres, La Table Ronde, 1996, épuisé pour l'instant.

Lire aussi :

À propos de culture... de Jeanine BELLILI, professeur de philosophie, vice présidente d'Espaces Dialogues

3e trimestre 2012
Lettre n°58
Ref. : Culture